

Enfin le week-end ! Une plage de délivrance dans le flot quotidien, un îlot paisible au milieu de la tempête.

J'ouvre les volets de la chambre, avec le faible espoir de tomber nez à nez avec le soleil. Perdu ! Pourquoi je persiste à espérer une éclaircie dans ce ciel plombé, en pensant toujours défier les lois de la statistique qui veut qu'il fasse beau un jour sur dix et que c'est un miracle si cela tombe le samedi ou le dimanche ? Bon, c'est vrai, ce sont mes statistiques personnelles et je n'ai jamais été copine avec les chiffres, mais bon... De toutes façons, ici, il vaut mieux ne pas établir son programme en fonction du temps.

Aujourd'hui, samedi matin, marché. C'est dur de s'extirper de son pyjama pour sortir affronter le froid mais quelle récompense quand on y est. Munie de l'inévitable liste préparée pendant le petit-déjeuner avec l'aide éclairée de « Cuisine actuelle » (guide indispensable des gourmets du week-end qui veulent sortir du traditionnel gigot-haricots verts), je navigue entre les étals pour trouver les différents ingrédients de mes recettes. Philippe me suit en tirant notre superbe caddie à roulettes en grillage noir – une trouvaille faite en Normandie – et me tend la monnaie au fur et à mesure. L'abondance des produits frais chatouille tous les sens et aiguise l'appétit. Les gens prennent un peu le temps de sourire. Et les maraîchers aux joues fraîches me rappellent les plaisirs ruraux de ma Provence. Mais mon moment préféré, c'est quand nous arrivons devant la boutique du fromager... Un vrai fantasme en blouse

blanche ! Les cheveux noirs, l'œil ténébreux et le sourire charmeur, il me lance à chaque fois des regards à faire rougir un Bleu d'Auvergne. Certes, le garçon est un peu rustique et l'intelligence n'éclate pas dans ses pupilles sombres, mais c'est largement suffisant pour que je puisse jouer à la coquette tous les samedis matins. Philippe n'est pas dupe mais ne s'offusque point du manège. Il n'est pas jaloux ! Je n'ai jamais compris comment cela était possible mais ma foi, ça me rend la tâche plus facile... Bon, bien sûr, je ne supporterais pas qu'il fasse la même chose et complimente la fromagère sur la blancheur de ses petits chèvres ; mais c'est normal : moi, je suis jalouse !

Ce midi, on mange du poisson, une super barbue à quarante euros le kilo (non, ce n'est pas une Barbie poilue, mais un poisson proche du turbot). Puis, pour continuer sur notre lancée « Je mange léger et équilibré et je prends soin de mon corps », on décide d'aller à la piscine. Celle de Meudon est plutôt sympa, avec ses grandes baies vitrées, au milieu de la verdure. Là encore, le réconfort n'arrive qu'après l'effort : enlever les multiples couches qui nous enveloppent comme dans un cocon pour enfiler un maillot froid en se contorsionnant dans une cabine en kit ; râler contre les panneaux qui nous invitent avec autorité à passer sous la douche avant d'aller plus loin ; s'arracher une poignée de cheveux en essayant de tous les faire rentrer sous le bonnet en plastique vert qui vous tire les sourcils vers le haut ; sauter en criant le bac d'eau gelée qui délimite l'entrée de la piscine et enfin, s'asseoir d'un air dégagé au bord du grand bassin en plongeant dans l'eau javellisée le gros orteil en guise de thermomètre pour s'apercevoir avec horreur que des poils d'un centimètre de long courent le long de son mollet. Je plonge direct !

Au bout d'une heure, on sort en grelottant. Repassage du bac d'eau gelée, re-douche mais shampooinée cette fois-ci, et re-cabine. C'est bien connu, l'adversité rapproche les gens : Philippe s'agite en me voyant enlever mon maillot et nous nous frottons l'un contre l'autre, tout froids, tels deux enfants s'amusant d'être tous nus et qui se tripotent en ricanant, protégés des regards par quatre simples

planches branlantes et un mauvais verrou. Nous faisons l'amour en deux temps, trois mouvements, et sortons de la cabine le souffle court et les cheveux en bataille. On a bien mérité un bon thé et des gâteaux...

Je m'écroule sur le canapé en rentrant.

- Je suis crevée !

- C'est normal, dit Philippe avec une petite lueur dans les yeux, on s'est beaucoup dépensé...

- Oui, enfin, on a nagé une grosse demi-heure en tout et pour tout.

Je baille comme un lion au sortir de sa sieste. Une irrésistible envie de dormir monte en moi, ma tête bascule en arrière contre les coussins.

- Oh, Julia, tu ne vas pas t'endormir avant de prendre le thé, quand même ?

- Je crois bien que oui.

Je tombe comme une masse. Quand je rouvre les yeux, il fait nuit. Philippe est assis dans le fauteuil en face de moi, en train de bouquiner.

- Quelle heure il est ?

- Cinq heures et demie. T'as dormi deux heures.

- Non !

- C'est que tu devais être fatiguée.

- Ouais, ça doit être ça. Je décomprime de la semaine.

Philippe me regarde :

- Tu n'as pas très bonne mine, dis-moi. Tu devrais peut-être aller voir un médecin pour qu'il te donne des vitamines ou des trucs qui te redonnent la pêche.

- Non, non, les médecins, ça va...

Je revois mon gynécologue, les mains croisées sur son bureau, avec son sourire niais et son ton compatissant. Le vertige me prend en repensant à ses paroles. Je n'arrive pas à me faire à l'idée que je suis enceinte. Peut-être a-t-il fait une erreur de diagnostic ? Ou alors il a lu la feuille d'analyse d'une autre patiente ? Est-ce qu'il ne faudrait

pas que j'en parle à Philippe, là, maintenant ? Je lève les yeux vers lui. Il s'est replongé dans son livre. Je le regarde, ou plutôt je le scrute. Quelle tête ça peut bien faire, le mélange de nos deux visages ? Il a des petits yeux bleus, j'ai de grands yeux marron ; son nez est étroit, recouvert de taches de rousseur dont la couleur s'harmonise bien avec ses cheveux châtain clair et ses lèvres sont fines. Moi, j'ai plutôt le côté abrupt des Méditerranéens : nez présent, lèvres pleines, cheveux foncés et épais. On ne fait pas dans le détail.

Mais est-ce que j'ai vraiment envie qu'il soit le père de mon enfant ? Comment sait-on quand c'est le bon, le géniteur ? Il faudrait peut-être que je demande à ma mère... Elle doit bien savoir, elle est déjà passée par là. Oh non ! Si je lui en parle, elle va se douter que je suis enceinte ! J'arriverai jamais à lui dire, je vais me mettre à pleurer, c'est sûr ! Mais comment elle était, elle, quand elle m'attendait ? Je revois une photo, prise en biais, ma mère au centre, debout, avec un énorme ventre et une petite robe courte qui a bien du mal à recouvrir cet appendice en même temps que la culotte. À cette époque, elle se portait haut !

Puis une autre photo : une belle jeune femme dans les rues ensoleillées de Nice, vêtue d'un petit short moulant en toile blanche surmonté d'un tee-shirt non moins moulant et toujours aussi blanc ; des sandales à talons hauts affinent ses jambes fermes et bronzées. Ses cheveux blonds mi-longs encadrent une jolie frimousse à la moue boudeuse dont les yeux disparaissent derrière des lunettes hublots. Une véritable pin-up des années soixante-dix, époque où l'on pouvait dévoiler ses charmes sans avoir peur de se faire traiter de salope ou accuser d'incitation au viol ! Lorsqu'on regarde en bas à gauche de la photo, on découvre dans le prolongement du bras de la jeune femme une chose curieuse : une petite fille d'environ trois ans, haute comme deux pommes et à la tignasse frisée comme Madame Bigoudi, qui lui tient la main.

— « Mais qu'est-ce qu'elle fait là, celle-là ? Moi qui voulais brancher cette super nana, voilà qu'elle a un avorton dans les pattes ! ».

Ma mère non plus ne semble pas comprendre qui lui a confié cette

poupée vivante. Une photo emblématique de l'image de ma mère dans son rôle de mère et moi dans le rôle de l'enfant.

- Tu veux quand même une tasse de thé ? me demande Philippe.

- Oui, je veux bien, mais je vais me servir.

Je me love à nouveau dans le canapé, épousant la forme imprimée par mon corps pendant ma longue sieste. Mes pensées s'échappent à nouveau vers ma mère.

On lui reproche quelquefois d'être froide, peu sensible, pas très affectueuse. Dans la bouche de mon père, ça devient : « pas aimante », « pas tendre », « peu démonstrative dans ses sentiments amoureux ». Dans celle de ma sœur, cela se traduit par : « pas maternelle ». Pour moi, je ne sais pas bien. Des petits reproches parsemés de-ci de-là, qui sont plutôt liés à des frustrations de jeunesse. Là encore, une scène en particulier résume un ressenti mal cerné, un manque dont je ne mesure pas la profondeur : je suis au Conservatoire de musique. On est mercredi après-midi. Plusieurs enfants de mon âge (disons neuf ou dix ans), essentiellement des petites filles, sont assis sur des bancs de part et d'autre d'un long couloir. Ils attendent qu'on les appelle pour passer leur audition de solfège, soutenus à grand renfort de roulés à la fraise et de Pépito par leur mère angoissée. Moi je suis seule, le dos droit comme un piquet, figée, dans l'attente que la porte en face de moi s'ouvre et que le buste imposant de mon professeur de solfège se penche en avant pour appeler le suivant. « Julia ! ». Pauvre jury, obligé d'écouter les notes bêlantes de mon chant étranglé. Eh bien oui ! Moi aussi, j'aurais voulu que ma mère me gave de barquettes à la fraise en cet instant difficile, qu'elle me reconforte par quelques mots bien choisis ou par un baiser et que je puisse ensuite évacuer mon angoisse en moult détails sur ma prestation pour la convaincre que j'avais été bonne ! Mais voilà, ma mère faisait partie de cette nouvelle race de femmes qui travaillaient. Loin de moi l'idée de le lui reprocher. Cela nous a permis, ma sœur et moi, de grandir en toute indépendance et surtout d'avoir une mère dont on était fières, à la fois belle et intelligente, assumant des responsabilités dans son travail et jonglant

avec habileté entre réunions, préparation du repas du soir, vie sociale et jardinage dominical. Enfin, c'est ce que l'on pensait. On a pu observer bien avant les premiers dossiers consacrés au sujet dans les magazines féminins les méfaits de cette équation impossible : « travail, maison, famille », ou l'art de transformer nos mères en divinités indiennes à huit bras. La règle de la productivité exerce aussi sa tyrannie dans le foyer ; on y pratique la double, voire la triple activité en simultané : la daube du dimanche midi mijote à côté des steaks hâchés-spaghettis du samedi, le fer à repasser glisse au même rythme que le défilement des images sur le petit écran, le pull angora s'étire insensiblement des aiguilles à tricoter, doux cliquetis qui s'interrompt régulièrement pour aider à démêler les nœuds du macramé que je dois finir pour le cours de travaux manuels du lundi matin. Pas une seconde pour souffler et malgré tout, il faut rester fraîche et souriante pour son mari qui trouve tout de même que vous avez une sale tête, le soir, en rentrant du boulot... Mais ce n'est pas dramatique : dès le repas terminé, celui-ci disparaît au salon pour regarder le J.T. et seuls les restes éparpillés au fond des assiettes sales vous contemplant de leur œil gras et visqueux.

Je crois que je commence à cerner les raisons de mon non-conformisme aux schémas établis, et de ma difficulté à accepter l'idée d'avoir à mon tour des enfants. Ma génération doit prendre de plein fouet toutes ces contradictions et assumer la tête haute. Car il ne faut pas gâcher l'héritage que l'on a reçu et fouler aux pieds toutes ces victoires que nos mères ont gagnées. Il faut apprendre à tout gérer. Mais bon nombre finissent avec les boyaux tordus. « J'ai mal au ventre » : un symptôme de notre époque particulièrement développé chez les femmes. Normal, on est toujours puni par là où on a péché. Notre ventre est devenu plus apte à absorber les coups qu'à procréer. L'horloge biologique est dérégulée...

En tout cas, pour moi, le compte à rebours a commencé.

Encore un dimanche pluvieux, et le plafond bas. Il faut avoir connu le soleil, je pense, pour se rendre compte de son absence de façon aussi lancinante. Malgré toute la bonne volonté du monde, mon enthousiasme décroît insensiblement au fur et à mesure que la journée s'écoule. Heureusement, ce dimanche, c'est « beaux-parents » ! Non, non, pas d'ironie ni d'amertume. Simplement la perspective d'un repas en famille chaleureux et soigné et d'un coin de gazon vert au Nord-Ouest de Paris qui me rappelle qu'il y a encore de la terre sous le bitume. Mon degré d'exigence a nettement baissé depuis que je fréquente la Capitale, au point de me faire voir certaines villes de banlieue comme de petits hameaux pacifiques qui résistent encore à l'envahisseur. C'est le cas de Pontoise par exemple : cachée derrière des remparts, la ville domine l'Oise et ses vertes rives telle une cité antique. Après quelques kilomètres de ruban gris, c'est la campagne, la vraie ! Van Gogh a eu la même envie que moi et a poussé l'investigation jusqu'à Auvers-sur-Oise, pour découvrir ces immenses champs de blé qui lui ont fait tourner la palette...

Cet après-midi, on va faire une balade à vélo. René, le père de Philippe, s'est encore éclaté sur le repas de midi (il faut dire que c'est le seul repas de la semaine dont il est responsable, donc il n'aura pas la couronne de lauriers). Crudités en entrée, belle pièce de bœuf en croûte de sel nappée de sauce et garnie de légumes frais, plateau de fromage refait à neuf et le gâteau acheté le matin même dans LA pâtisserie de la ville. Les deux frangins, Paulo et Hervé, ont largement animé la conversation, aiguillonnés par leur aîné content d'assurer son rôle de temps en temps, et faisant passer dans la discussion quelques messages de prévention sur le rôle des copains ou la façon de s'alimenter.

On laisse tout ce beau monde à la maison, René piquant du nez dans son fauteuil, Martine (la belle-mère) enflammée par un grand discours sur la distinction entre la vérité et le vrai et profitant de son élan pour se resservir un verre de vin – elle aime bien taquiner un peu la bouteille à l'occasion de bons repas, et finit généralement par

enfourcher un cheval de bataille en face duquel il est difficile de se dresser, ses propos fusant avec autant de vivacité que le rouge qui envahit ses joues. Paulo est parti retrouver ses jeux vidéo, et Hervé sa copine. On pédale autant que nous le permet notre machinerie interne en pleine digestion, direction les champs. Philippe me distance comme toujours en quelques tours de manivelle et j'incrimine mon vélo en expérimentant toutes les combinaisons de vitesses permises par mes deux plateaux. Le paysage alentour s'étend à perte de vue, sans un obstacle pour accrocher l'oeil, bien que la route nous fasse le coup du faux plat. Je sue dans le dos, mes cuisses brûlent et j'ai le souffle court. Un vrai bonheur !

- Philippe, attends-moi !

- Ben, pédale un peu ! Je t'ai déjà expliqué qu'il fallait appuyer avec la pointe du pied.

- Ça va, c'est pas le moment de me donner des cours. Si tu pouvais éviter de me la jouer : « Martine fait du vélo », ça m'arrangerait.

- Oh là là, qu'est-ce que tu es soupe au lait ! On ne peut rien te dire.

Philippe s'éloigne à nouveau. J'écrase ma pédale de rage et gagne petit à petit du terrain. Il faut que je reste énervée jusqu'au prochain village !

Au retour, on se précipite sur le placard de la cuisine qui contient les réserves des mêmes et l'on fait un sort à la tablette de chocolat. J'ai le droit, j'ai fait de l'exercice... Manger est une de mes préoccupations favorites. Enfin, ce n'est pas vraiment moi, c'est mon estomac. Quand bien même je tente d'être raisonnable, pour ne pas déborder, que cet organe impétueux me rappelle à l'ordre en ouvrant un large trou dans mon ventre qui crie famine. Et si je lui résiste trop longtemps, ou que j'essaie de détourner son attention en lui envoyant plusieurs décilitres d'eau, il me terrasse avec une crise d'hypoglycémie qui me laisse tremblante et les jambes molles. À ce stade-là et d'après ces symptômes, je me dis que la bouffe doit être une de mes soupapes d'évacuation du stress et d'une angoisse mal contenue.

- Alors, c'était bien ? demande Martine, qui semble s'être assagie, faute



d'adversaire, et tricote tranquillement dans le canapé.

Philippe engouffre deux morceaux de chocolat au lait farcis de noisettes et déclame, la bouche pleine :

- Julia nous a encore fait le coup de la crampe ! On est resté vingt minutes sur le bord de la route. Après, elle avait froid, donc on est rentrés.

- Ouais, le vélo, c'est sympa, mais pas trop longtemps. C'est fatigant.

- Ha, ha, ha ! Madame la grande sportive ! Il ne t'en faut pas beaucoup.

Je hausse les épaules, dédaignant de répondre. Disons que comme Philippe me l'a expliqué, je préfère les activités physiques aux activités sportives. Cette nuance nous permet de rester en bons termes sur le sujet.

- Vous restez manger là ce soir ? intervient René.

Philippe m'interroge du regard, connaissant déjà ma réponse.

- Oui, pourquoi pas.

Je retarde toujours le moment de rentrer sur Paris, les dimanches soirs étant pour moi source d'angoisse, comme sûrement la plupart des gens qui ont connu à chaque fin de week-end les départs en train pour le pensionnat ou la faculté, ou ceux qui anticipent avec désespoir le lundi matin, premier jour d'une longue semaine de labeur. Je prolonge ainsi avec délice les petites joies d'un dimanche en famille, coupée de la mienne, et me laisse envahir par les mille bruits qui agitent la maison, ronron paisible et rassurant. C'est dur, la vie d'adulte !